

dans la narration même, comme chantée, dans un rythme lent de berceuse ou de *lamentu*. Ce chant n'est pas - et ne se veut pas - sans beauté (ainsi dans *Corvara*). L'art transfigure l'insoutenable pour lui donner une dimension esthétique. Chez Angelo Rinaldi, le narrateur (que, bien entendu, l'on distinguera ici définitivement de l'auteur) n'est pas cet artiste. Il lui arrive de ricaner sur lui-même, sur ce qu'il est, sur ce qu'il aurait voulu être. La souffrance, quand elle se révèle, est un aveu, soudain, accablé, fugitif, avant une sorte de raidissement dans l'orgueil, ou quelquefois le mépris, à l'encontre des autres et de soi-même. La confiance a toujours quelque chose de sarcastique, et dans le sarcasme, de désespéré :

«Du boléro, comme du bonheur, j'en connaissais toutes les figures, sans avoir jamais réussi à en exécuter une correctement» (*La dernière fête de l'Empire*).

Nous voudrions, pour terminer ce bref parallèle, souligner une évidence, qui s'inscrit en creux dans les deux œuvres : la Corse de Rinaldi, comme celle de Marie Susini, n'entretiennent avec l'Histoire, qu'une relation diffuse. Chez Rinaldi, l'Histoire n'est guère présente. Quelques soudaines irruptions de personnages, le plus souvent assez cruellement croqués (comme le Prince de Monaco ou le Maréchal de Tassigny). L'Histoire n'est, dans l'île s'entend, qu'un vieux passé, une croûte.

«L'Histoire ne va pas si vite dans une île. Elle s'y attarde comme s'attarde le vent au fond d'une impasse ; qui soulève encore quelques papiers gras au-dessus des poubelles quand, partout ailleurs, l'air est devenu serein.» (*L'Education de l'oubli*).

Rien de très hégélien dans tout cela. Aucun *Esprit* ici ne se réalise, ou ne se réalisera jamais. L'Histoire, *là-bas*, est un bégalement inutile. Cela explique-t-il que l'on ne trouve guère, chez Rinaldi, d'allusions aux événements présents ? Silence en partie rompu chez Marie Susini. Pas dans son œuvre romanesque ou théâtrale, où l'histoire, celle du Monde et de ses conflits, est une lointaine et menaçante rumeur, mais dans *La Renfermée, la Corse*. Le texte commence par une charge véhémement contre les méfaits du tourisme, barbare dévastateur d'une authenticité jusqu'à lui préservée. Se révèle ainsi, loin de toute nostalgie, que Marie Susini refuse, une

religiosité frileuse. Comme si le présent, était venu, de manière inacceptable, toucher à ce rêve sombre, cruel, d'où est née, pourtant, comme d'une source profonde, l'œuvre.

Le roman sur la Corse et l'Histoire

La référence à l'Histoire s'affiche et s'exprime dans *L'île de Saveria* d'Antoine Ottavi (Gallimard 1985), œuvre mêlant à une évocation onirique d'un passé qui s'éternise, celle des angoisses et des inquiétudes de la Corse d'aujourd'hui. Dans le jeu trop subtil où il leur faut apprendre à démêler dans le passé qu'on



leur livre, le vrai du faux, l'illusoire du réel, les personnages d'Ottavi hésitent, s'opposent, se heurtent, s'exaspèrent jusqu'à l'affrontement. Ce que l'on pourrait appeler l'alternative de «l'île ou l'exil», présente dans nombre de romans sur la Corse, prend chez Ottavi un tour polémique, et le choix finit par être posé en termes de dramatique et brutale urgence. C'est également en 1985 que parut, aux Éditions du Seuil, *L'heure des adieux* de Jean-Noël Pancrazi. Ici encore une île, un FLN, des séparatistes, des allusions à l'impôt révolutionnaire, aux attentats. Cette fois encore, le héros, un vieux poète presque infirme, s'oppose aux séparatistes présentés en gros comme d'assez sombres brutes. Mais entre les deux œuvres, une essentielle différence. L'île chez Pancrazi, située quelque part dans le monde, est innommée. Certains détails de la narration brouillent la référence à la Corse. Des noms de lieux, de places, de monts de

devant la prétention affichée par certains de redonner aux lieux insulaires leur nom originel ?) ; l'île est volcanique. Dans cette distance presque ostensiblement prise avec le réel, la narration fait miroiter l'image d'une île, sans l'authentifier jamais. Le «réel» ou la contingence historique, ne constituent plus qu'un point d'appui nécessaire à la création d'une œuvre et d'un monde, qui sont, ici encore, d'abord ceux de l'auteur.

Chroniques et légendes

L'histoire présente - l'actualité pourrait-on dire - se retrouve dans deux œuvres plus récentes : *Ecce Leo* de Flavia Accorsi

(paru aux éditions Centofanti en 1994) et *Les chemins de l'orgueil* de Pesnot et Alfonsi, portant comme (ambitieux ?) sous-titre *Le roman de la Corse* (Plon 1995). Le premier évoque (à la première personne) une sorte d'éducation politique un rien désolée et amère d'un jeune Corse d'aujourd'hui. Le second, écrit par deux journalistes, se présente délibérément comme une chronique et adopte les techniques du reportage (ainsi pour les lieux, les dates, brièvement mentionnés en tête de chaque chapitre). Il s'agit de faire découvrir au lecteur les arcanes de la lutte des clandestins corses contre le pouvoir de l'Etat français. (*Ce roman fourmille de révélations sur cet étrange mouvement qui a toujours refusé les attentats aveugles* indique la quatrième de couverture). Roman-reportage, roman de l'instant, qui entend coller à l'histoire présente et où la fiction se veut photographie, à peine retouchée du réel. La Corse est là, présente,